

Picket fence

a) c'est ici que ça se passe

Les mammifères signalent leur territoire par des marques olfactives de trois types. Deux sont liquides et une solide. Soit, respectivement et dans l'ordre, l'urine, les sécrétions glandulaires et les crottes. Indiquer et marquer sa présence répond à un besoin vital : *montrer que la place est occupée*. Et que par conséquent toute pénétration du territoire sera vouée à l'affrontement.

S'il fait à ce jour toujours partie des mammifères, l'être humain a troqué depuis belle lurette ces méthodes rudimentaires, néanmoins toujours efficaces dans le règne animal, pour des procédés mieux adaptés aux enjeux sociaux qu'il développe avec ses congénères.

Au cours des siècles et dans les différentes civilisations, la question de la délimitation du territoire a connu de nombreuses réponses allant du trait tracé à la baguette de saule sur terre battue à l'édification de murs en béton armé surmontés de clôtures électrifiées. Le *picket fence* en est une parmi d'autres. Barrière constituée de lattes de bois verticales clouées sur deux planches horizontales, les premières avec un sommet taillé le plus souvent en biseau, le tout recouvert d'une solide couche de peinture blanche, le *picket fence* constitue à lui tout seul le symbole de la propriété dans l'imaginaire américain.

Moins faux-cul que la haie de thuya (invention arboricole signifiant la propriété tout en la camouflant), moins carcéral que le grillage (qui évoque assez vite le chimpanzé fatigué dans son zoo ou le chien abandonné dans son chenil), moins brutal que le mur (versions pierres sèches ramassées dans le pays ou parpaings préfabriqués à emporter dans les brico-marchés), moins provisoire que la pallissade (fleurant bon le chantier et ses ouvriers), le *picket fence* exprime dans une esthétique bucolique typiquement américaine, et ce depuis le 17^{ème} siècle, un message simple et clair à l'intention des voisins qui n'auraient pas compris : A PARTIR D'ICI C'EST CHEZ MOI.

Comme les choses vont souvent par paires, pour mieux s'affirmer mais aussi parce qu'à deux c'est finalement plus sympa, le *picket fence* est généralement associé à la *pelouse* dans l'idée de représentation des derniers confins de l'espace domestique. Mariage harmonieux entre le vert pétant d'un gazon régulièrement manucuré et le blanc immaculé du bois soigneusement verni au fil des saisons, pour signifier qu'au-delà de cette limite bicolore, *étranger passe ton chemin*.

En gros, pour faire vite et en pompant sans vergogne les théories de l'anthropologue Edward T. Hall (créateur de la notion de *proxémie*), on peut affirmer sans trop de souci de dire des conneries, que le propriétaire de n'importe quel cottage entre Barnstable Town (Massachusetts) et Redwood City (Californie) expérimente quotidiennement les frontières successives de son espace privé que sont : 1) sa peau 2) ses vêtements 3) son plan de travail -bureau ou table de cuisine- 4) les murs de sa maison 5) la pelouse du jardin et enfin 6) le *picket fence* qui entoure le jardin. Sont autorisés à y pénétrer :

- 1) et 2) espace *intime* : conjoints, enfants, chat ou chien.
- 3) et 4) espace *personnel* : famille proche et amis.
- 5) et 6) espace *social* : voisins, collègues, livreur de pizza, jardinier, piscinier

Est relégué au delà de 6) tout ce qui est étranger ou considéré comme tel : assureur, agent de police, belle-mère atrabilaire, cousin pique-assiette, chien errant, extraterrestre en goguette, vagabond etc. Seuls les pompiers et les médecins sont habilités à franchir toutes les frontières en cas d'urgence.

b) home strange home

Ultime rempart de la domesticité américaine, le *picket fence* est un motif abondamment utilisé dans le cinéma et les séries TV. Décelable dès la première image (le blanc, non seulement cela va avec tout, mais en plus c'est *visible*), il plante le décor du pavillon de banlieue ou de la maison de style *gothique charpentier* dans lesquels se dérouleront au choix meurtres, viols, suicides, passions illégitimes, incestes crapuleux, repas de familles foireux, prises de substances illicites, coups tordus entre amis, extorcation de faux aveux, détournement de mineurs, abus de pouvoir sur le petit personnel, trahisons sans scrupules, relations sexuelles sans préservatif, insultes racistes,

sexistes, voire les deux, complots, coups, blessures, crimes et autres châtements scénarisés pour le grand et le petit écrans.

Car le grand rôle du *picket fence*, c'est de symboliser toute l'innocence du rêve américain qui, fatalement, sera tôt ou tard contaminée par la perversité d'éléments mal intentionnés, des Indiens aux tornades en passant par des voitures folles, des voisins psychopathes, des dinosaures en cavale ou même quelque oreille abandonnée dans le gazon, selon l'époque et le genre. Alfred Hitchcock et David Lynch sont passés maîtres dans l'usage de ce contraste significatif : c'est le long des *picket fences* des maisons du village de Bodega Bay que Tippi Hedren et les écoliers se font attaquer par une nuée de corbeaux cinglés dans *Les Oiseaux*. *Blue Velvet* s'ouvre sur un gros plan de roses rouges adossées au *picket fence* d'une maison dont le propriétaire mourra mystérieusement dans les 30 secondes qui suivent le générique.

Dans *Wanda*, Barbara Loden incarne une ménagère larguée qui erre dans les rues en bigoudis, longeant les *picket fences* des pavillons d'une middle class dont elle ne fera jamais partie. Les voyous de *Rebel without a cause* attaquent les jeunes gens bien élevés devant les *picket fences* des demeures coquettes de leurs parents. Lorsqu'une soucoupe volante se pose dans le jardin propre de *Ma sorcière bien-aimée*, les *picket fences* situés en arrière-fond suffisent à mettre en évidence l'incongruité de la situation. Même topo dans *Lolita* qui montre James Mason planquer ses penchants pour les nymphettes en s'installant dans une banlieue pavillonnaire où le *picket fence* se décline au kilomètre. Enfin, c'est en comptant sur son coup de gachette et sur la solidité des *picket fences* qui bordent sa maison, que Lilian Gish arrive à tenir à distance l'affreux Robert Mitchum dans *La nuit du chasseur*.

Le *picket fence* peut parfois se révéler utile pour certains héros : dans *Le magicien d'Oz*, Judy Garland se raccroche ainsi à une clôture pour ne pas être emportée *over the rainbow* par la tornade qui s'abat sur sa maison. Mais 50 ans plus tard, Victor, mari malchanceux d'une des *Desperate housewives*, se fera insidieusement empaler par un piquet de bois soufflé par une autre tornade. Un raccourci brutal pour évoquer le passage des valeurs conservatrices de l'Amérique traditionnelle (le *picket fence* comme une ancre) aux doutes paranoïaques de l'Amérique contemporaine (le *picket fence* comme une arme qui se retourne contre soi quand on ne s'y attend pas). Un peu comme si on apprenait soudain que John Wayne sodomisait ses chevaux entre deux prises de *Rio Bravo*.

Enfin, quand il apparaît à la fin d'un film, le *picket fence* sert à déterminer le degré de *happy end* : solidement arrimé et filmé frontalement, il annonce le retour à l'ordre établi (Bill Murray et Andie Mac Dowell quittant leur pension main dans la main dans *Un jour sans fin*); à terre et au milieu des gravats, il permet de mesurer l'ampleur des dégâts (l'épisode de la tornade dans *Desperate housewives*).

c) l'ailleurs perdu des chemins de fer

Le *picket fence* présente des similarités étonnantes avec un autre grand motif de la mythologie américaine, le *rail*, dont on pourrait dire qu'il en est une version aseptisée (la blancheur) et verticale (il tient fiché dans la terre). Tous deux ont beaucoup servi à Hollywood pour la consolidation des valeurs yankee. Symbole de la conquête de l'Ouest, le train ou *cheval de feu* est présent dans toute une série de western où il remplace avantageusement la roulotte et la diligence des premiers pionniers en servant de fond mobile aux inévitables scènes de bagarre. Mais dès la fin des années 40, James Stewart ou Gary Cooper s'enfilent plus facilement dans une Oldsmobile ou embarquent sur American Airlines pour incarner les cadres middle class des années Eisenhower. Le train n'aura pas sifflé beaucoup plus que trois fois et il n'y aura plus guère que Hitchcock pour faire voyager ses héros en chemins de fer, et encore, c'est surtout pour faire profiter Cary Grant et Eva Marie Saint des tunnels.

Le rail amène *vers*, il trace jusqu'à l'horizon, donne une perspective, apporte du bruit et de l'énergie, fait miroiter de *beaux lendemains* à ceux qui ont sauté dans le train en marche comme à ceux qui attendent sagement à la gare. Et tout ce petit monde se mélange dans les wagons. Mouvement, promiscuité, espérance. Le *picket fence*, lui, délimite ce qui est *devant* et ce qui est *derrière*. Il fixe un état (la propriété), pose des règles (on ne franchit pas la barrière), établit des convenances (le gazon se doit d'être régulièrement tondu, mais de préférence pas le dimanche).

La disparition du rail dans le rêve américain coïncide avec une postmodernité caractérisée par le fait que l'on ne sait plus trop bien où l'on est et où l'on va. Un état parfaitement résumé par les aéroports, ces non-lieux où l'on flotte dans l'entre-deux. Il y avait un *mécano de la générale*, il n'y a plus de pilote dans l'avion. Bon, très bien, mais quelqu'un connaît-il la prochaine destination ?? *On s'en fout, l'important c'est de gagner des miles*, répond le voyageur fatigué entre deux séminaires de gestion des synergies fonctionnelles.

Si l'on a perdu l'*ailleurs* en même temps que le rail, on est bien obligé de continuer à délimiter l'*ici* en plantant quelques *picket fences*. Le premier nécessitait une projection dans le temps. Le second n'a besoin que de l'instant. *Là-bas un jour* s'est estompé, *ici maintenant* bouffe toute la place. Si on ne traverse plus physiquement l'espace (l'avion ayant instauré le saut spatio-temporel), on continue néanmoins de le découper.

Tant qu'il y aura des *picket fences*, on aura l'impression de savoir ce qui est *dedans* et ce qui est *dehors*. C'est là qu'il faut se rappeler l'histoire du fou qui regarde la rue derrière les barrières de l'hôpital psychiatrique et hèle soudain un passant pour lui demander : *Et vous êtes beaucoup comme ça là-dedans ?*
On ne sait jamais de quel côté du *picket fence* on se trouve.

Captures d'écran :

Les Oiseaux, Alfred Hitchcock, 1963
Desperate housewives, Charles Pratt Jr. & Marc Cherry, 2004
Lolita, Stanley Kubrick, 1962
Embrasse-moi idiot, Billy Wilder, 1964
Blue Velvet, David Lynch, 1986
Un jour sans fin, Harold Ramis, 1993
Le magicien d'Oz, Victor Fleming, 1939
Ma sorcière bien-aimée, Sol Saks, 1964
Wanda, Barbara Loden, 1970
La nuit du chasseur, Charles Laughton, 1955
Arsenic et vieilles dentelles, Frank Capra, 1944
La fureur de vivre, Nicholas Ray, 1955
La poursuite impitoyable, Arthur Penn, 1966